

---

ANDREI PIPPIDI

## POUR UN AMI

---

Les yeux se ferment, l'ouïe s'éteint et la bouche reste muette. À la séparation du vieux et cher ami, on est accablé par le regret d'avoir tant reporté de le revoir, en estimant que l'on aurait encore un long chemin à parcourir ensemble. De toutes les chances perdues, dont depuis un temps on commence à tenir les comptes, celle qui demeure impardonnable est la chance des affections dont on ne s'est pas tenu assez proche.

Le départ de Nicolae Conovici — mais je lui dirai comme autrefois, Nae ! — ne l'éloigne pourtant pas : sa douce figure me restera dans l'esprit comme signe de la confiance sereine que nous avons conservée l'un envers l'autre pendant quarante ans. Nous avons été ensemble pendant la faculté, et il y avait avec nous encore un ami, le premier que nous avons perdu : Alexandru Cernatoni. C'est ensemble que nous conçûmes en deuxième année, donc probablement vers 1966, une revue ronéotypée qui ne connut qu'un seul fascicule (à combien de pages ? quatre ou seulement deux ?). J'ignore si jamais je la retrouverai dans l'amas de papiers dont je suis entouré. Je pense que ce qui nous y avait amenés était un anniversaire du 1<sup>er</sup> Décembre ; le texte inaugural était donc fort patriotique. À l'exception d'une référence plus accentuée à la Bessarabie et à la Bucovine, je suppose qu'il était tout à fait innocent, mais *non autorisé*. Par conséquent, nous nous retrouvâmes convoqués tous les trois devant le doyen Dumitru Berciu, lequel, lui aussi intimidé, nous demanda : « Quels sont vos soucis, mes enfants ? ». Derrière lui, debout, deux individus vêtus en cuir : c'était la raison pour laquelle le doyen était mal à l'aise. Il s'est passé pire avec notre collègue Mișa Lancuzov, interrogé au Centre Universitaire par le camarade Pacoste en personne, car il avait signé, lui aussi, l'article... Nous avons envoyé la revue par la poste (où ?) et c'est ainsi qu'on en avait pris connaissance. Finalement, rien de grave ne se passa, et Alecu Cernatoni renonça au projet d'un pèlerinage à Putna, auquel il avait pensé à cette même occasion, tout en ignorant que dix ans plus tôt environ, une telle initiative avait fait jeter en prison Alexandru Zub et ses camarades. De ce temps, je me souviens encore que Nae et Mișa m'ont pris avec eux au cinéma pour voir *La Reconstitution* de Pintilie, d'où nous sommes sortis fort impressionnés.

S'il lisait ces débris de souvenirs, Nae aurait ce sourire qui lui levait un peu la moustache au-dessus des dents. Avec sa discrétion innée, il ne me laisserait pas raconter des choses sur d'autres circonstances, dans lesquelles j'ai compris la sensibilité de cet homme pur et digne. Je crois qu'il m'a confié une fois que sa famille était issue de l'ancienne bourgeoisie de Brăila et qu'un de ses ancêtres paternels avait même possédé le diplôme d'échanson attestant donc l'anoblissement.

Comment il devint archéologue, je ne saurais le dire, car à l'époque où il travaillait dans un musée de province nous nous voyions plus rarement, uniquement quand il passait par Bucarest. Mais il me racontait alors des choses sur les fouilles de Piscu Crăsani et sur le classement passionné des timbres amphoriques. Avec son entrée à l'Institut d'Archéologie, j'ai imaginé qu'une carrière conforme à ses mérites s'ouvrirait devant lui. Elle s'arrêta avant l'heure, mais elle créa autour de lui le cercle de solidarité et de respect de la part de ses confrères.

Il a eu — qu'il me soit pardonné d'ajouter — le soutien moral le plus fort dans son épouse et le Seigneur lui a donné les enfants dont il était, à juste titre, fier. Finir sa vie avec un tel gain n'est point à la portée de tous que nous reconnaissons maintenant.